

"S'ils essayent de renverser cet article, que l'homme n'a point de libre arbitre, puisse le feu de l'enfer être leur récompense; on doit regarder cela comme une révélation du Saint-Esprit, qui m'a été faite à moi, Martin Luther." Le disciple favori et le commensal de Luther, Amsdorff, qu'il avait fait évêque de Naumbourg, écrivit un livre pour prouver que les bonnes œuvres non-seulement ne sont pas nécessaires au salut, mais qu'elles sont encore nuisibles. Il y eut à la vérité des gens à qui cette doctrine ne paraissait pas trop *évangélique*; mais les satellites du luthéranisme les réduisirent au silence par des actes de violence que l'on exerça contre eux, comme soupçonnés d'être partisans du papisme et de mépriser Luther. Les calvinistes suivirent leur exemple; les calvinistes aussi enseignaient que la foi *seule* sauve; Calvin y ajoutait que, de toute éternité, Dieu avait prédestiné une partie des hommes à la damnation perpétuelle, sans qu'il y eût de leur faute, et une autre partie au salut. Il ne fallait pas de longues réflexions pour se convaincre que de semblables doctrines n'étaient pas faites pour inspirer aux hommes un bien vif désir de lutter contre le péché. A la vérité ces doctrines ne se présentent pas chez toutes les sectes sous la même forme; mais on avait grand soin, en leur faisant subir certaine transformation, de ne pas toucher à leur essence. Ainsi, par exemple, au nombre des articles des anabaptistes réfutés par Cochlaeus on trouve ceux-ci: "Art. 16. Aussitôt que le sermon sera terminé, on inculquera aux assistants les paroles de l'Écriture: Croissez et multipliez. Art. 19. Il est permis d'épouser sa propre sœur." Pour donner une idée de la persistance avec laquelle les réformés tenaient aux principes immoraux de leur fondateur, il suffira de citer une circulaire des archevêques et évêques de la haute Église d'Angleterre de l'an 1566, rapportée par Strype dans les *Annales de la réforme*, t. 1, p. 214. En voici les termes: "Tous les champions incorrigibles du libre arbitre devront être renfermés dans une forteresse du pays de Galles, pour y vivre du travail de leurs mains, sans qu'il soit permis à personne autre qu'à leurs gardiens de les voir, et ils ne devront être relâchés que quand ils se seront repentis de leur erreur."

Les fruits de la sanctification manquent, comme de raisin, totalement au protestantisme. Nous ne prétendons pas dire par là que *tous* ceux qui professent le protestantisme agissent d'après ses principes. Ce serait une injustice, car il y en a beaucoup parmi eux qui valent

mieux que leur croyance. Mais ceux-là mêmes sont encore bien éloignés de la véritable sanctification, et d'ailleurs le protestantisme ne peut pas se glorifier d'eux; car, s'ils sont ce qu'ils sont, c'est parce que, sans le savoir, ils ont adopté quelques principes papistes. L'histoire nous offre la preuve que précisément à l'époque où les principes des protestants étaient maintenus avec le plus de rigueur, la corruption était parvenue chez eux à un tel point, que Luther même s'en plaignait hautement. Voyez ce qu'il en dit dans son livre intitulé *Hauspostill*, sermon 2, pour le premier dimanche de l'aveugle: "*Par suite de cette doctrine*, le monde va de mal en pis. Aujourd'hui les hommes sont possédés de sept démons, tandis qu'ils ne l'étaient autrefois que d'un seul. Les démons entrent maintenant dans les gens par légions, en sorte que sous l'éclatante lumière de l'Évangile ils sont devenus plus avares, plus vicieux, plus intéressés, plus inhumains, plus débauchés, plus effrontés et plus mauvais qu'ils ne l'étaient auparavant sous le papisme." Et dans son explication du psaume LI: "Nous voyons aujourd'hui une foule de gens devenir, après avoir entendu prêcher l'Évangile, beaucoup plus pervers qu'ils ne l'étaient auparavant." Nous pourrions citer une foule d'autres passages du même genre, répandus dans tous les écrits de Luther.

Le protestantisme ne peut point citer de saints. Les apôtres eux-mêmes de la réforme ne répondent point à l'idée que nous nous formons d'une personne éminemment vertueuse. On sait que quelques-uns d'entre eux ont succombé à des maladies dont les personnes de mœurs réglées demeurent exemptes. On l'a dit de Calvin; mais la chose n'est pas prouvée. Le seul soupçon fait voir du reste de quelle réputation il jouissait. Quant à Luther, loin de ressembler aux apôtres de l'Église catholique, il ne faisait pas mystère de ses faiblesses, et allait même jusqu'à s'en glorifier. La licence de son langage est devenue proverbiale. La pudeur, la dernière des gardiennes de la vertu que l'homme abandonne, était si complètement étouffée chez lui, qu'il prononçait jusque dans la chaire des paroles qu'un homme bien élevé n'oserait murmurer dans l'oreille de l'intimité. Il ne nous est pas possible de transcrire de semblables passages; mais on pourra se les figurer, quand on réfléchira que, dans un siècle où l'on ne craint pas de mettre dans les mains de la jeunesse les ouvrages des poètes du paganisme dans leur intégrité, les docteurs protestants n'osent pas confier, même aux adultes, les œu-